



Réception de Michel del Castillo

DISCOURS DE PIERRE MERTENS
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 JANVIER 1998

On dirait, Monsieur, qu'il y a des destinées où les malédictions conspirent pour tisser le plus méchant des mélodrames.

On voudrait déjà oublier que vous surgissez en 1933 au moment où, au cœur de l'Europe, se répand la peste brune... D'entrée de jeu, vous semblez prétendre connaître, de l'Histoire contemporaine, les plus calamiteuses vicissitudes et à en retenir les traumatismes les plus profonds.

De votre père, Michel Gabriel Janicot, opulent bourgeois auvergnat, vous ne conserverez même pas le nom, mais seulement sa langue, car elle vous paraîtra coïncider, à une heure décisive, avec celle de la liberté. Quant à votre mère, Candida Isabel Victoria del Castillo, originaire de Murcie, elle vous lèguera sans doute un légendaire patronyme de conquistador, mais elle ne tardera pas à incarner, plus sûrement, l'objet de tous vos tourments : celle par qui le malheur arrive... Elle sera votre désastre¹.

Tandis que le premier quitte Madrid, en même temps que femme et enfant, dès 1935, en prévenant l'insurrection, la seconde, optant pour le Front populaire, vous quitte, la nuit, pour aller lire, à la radio résistancialiste, des allocutions passionnantes...

À elle vous lie un amour fusionnel qui ne sera que trop déçu et bafoué. Autour de votre enfance insulaire la folie des hommes orchestre une guerre où

¹ Un des deux livres publiés par celle-ci à Buenos Aires porte ce titre *El desastre* (mais il s'agit de celui vécu, à ses yeux, par elle-même...).

tout le monde tire désormais à vue sur tout le monde. Votre conscience enregistre les événements tel un sismographe, mais elle paraît d'autant moins apte à en saisir le sens que les commentaires d'une génitrice aussi mythomane et séductrice que démissionnaire achèvent de l'égarer.

Si, comme l'a pensé Henri Michaux, « on écrit pour sortir d'un chaos », il n'est pas téméraire de supposer qu'est d'ores et déjà née, de là, votre vocation d'écrivain. Une mémoire, qu'exaspèrent les tensions de votre déréliction personnelle et les remous de la « Grande Histoire », accumule des informations qui ne se décanteront qu'avec le temps pour vous épargner la tentation du désespoir ou le naufrage dans la folie. Vous conserverez durablement l'impression cuisante que tout ce qui vous advient est si terrible qu'il conviendrait de douter de sa réalité même. « Loin de toi, disait déjà Kafka, se déroule l'Histoire mondiale, l'Histoire mondiale de ton âme. » Contre tant de souffrance, vous vous anesthésiez : vous saurez attendre, pour prendre la mesure de l'horreur des choses, que la littérature ait « pondu des œufs dans la blessure » (Lorca) et qu'ils aient éclos pour qu'avec son aide se renforce en vous la volonté de survivre...

Le 3 avril 1939, Franco est à Madrid. Vous émergez, comme un somnambule, de la ville assiégée et vous gagnez Marseille avec votre mère qui, observez-vous avec une redoutable lucidité, vous conserve à ses côtés, parce que vous pouvez encore « lui être utile ». L'heure de l'exil a cependant sonné pour vous. Au cadran de votre vie, elle ne cessera plus de retentir.

À l'erratisme de la mère s'ajoute la désertion paternelle. La séparation de vos parents se révèle irréversible. Bientôt vous passerez votre temps à attendre, dans des chambres d'hôtel borgne ou des salles de cinéma, le retour toujours différé de « Mamita ».

Unique consolation de ce statut d'orphelin sans deuil qui tend à devenir le vôtre, la découverte des livres. Les contes, *Les mille et une nuits* pour s'enchanter d'une autre planète possible. Sous peu adviendront Dumas, Balzac, Zweig (et vous découvrirez un jour, vous aussi, que la pitié peut être « dangereuse »).

Début 40, c'est l'internement brutal au camp de Rieucros et vous apprendrez, plus tard, avec effarement, que ce fut à une dénonciation paternelle que vous dûtes, parce que Monsieur Jamot vous trouvait embarrassant, de voir s'ouvrir — et ce n'est encore qu'un début — les portes de l'univers concentrationnaire. Vous y

rencontrez le froid et, surtout, la faim, qui se révéleront pour longtemps les compagnons les plus fidèles de vos années de formation. Votre enfance vous avait été volée en Ibérie, la France vichyste commence par mutiler votre adolescence. Dès alors, l'Histoire est devenue ce cauchemar dont, retournant la célèbre formule de Joyce, vous ne serez même plus « tenté de vous réveiller ».

En 42, vous êtes transporté à Montpellier, placé dans un pensionnat chrétien bien-pensant, dont vous vous évadez, et bientôt Candida-Victoria, jusque-là mère précaire, en perpétuelle rémission, commet enfin l'irréparable : échangeant, en quelque sorte, sa vie contre la vôtre, elle vous laisse partir en Allemagne, pour un autre camp, encore... Vous aviez neuf ans. L'ex-militante du *Frente Popular* va, quant à elle, rejoindre l'Afrique du Nord. Il arrivera à cette femme, que vous décrierez toujours comme aussi fascinante que monstrueuse, d'exhiber, çà et là, au hasard des rencontres, votre photo comme celle d'un enfant prématurément disparu. Il vous revient dorénavant à vous, Michel, de vous inventer une vie de survivant, « une existence lazaréenne », eût dit Jean Cayrol.

Vous laissez toutefois entendre que le pire restait à vivre. Que, la guerre terminée, si, pour vous, la paix a tant tardé à revenir, réfugié de 45 à 49 à Barcelone puis recueilli, jusqu'en 52, par des jésuites, en Andalousie, Mamita n'ait rien tenté, pour vous retrouver, composant de son côté un sinistre *Stabat Mater*. Votre père fuyant longtemps, pour sa part, l'occasion de renouer avec vous. Faisant, l'un et l'autre, pour longtemps, de vous, un mort parmi les vivants.

Ils n'expliquèrent jamais, si sommairement que ce fût, leur trahison, qu'en invoquant l'irruption même de la guerre, comme si cela expliquait tout ! Bref, comme Flaubert dit, dans *L'éducation sentimentale* : « ils accusèrent le hasard, les circonstances, l'époque où ils étaient nés² »...

Vous, Monsieur, n'avez jamais quémandé cet amour qui ne venait pas. Vous avez seulement choisi d'apercevoir dans le refus essentiel que vous avez essuyé une situation emblématique. De façon implicite, vous l'avez un peu analysée en tant

² Mais, songeant au sort de Michel del Castillo, c'est au jeune Baudelaire qu'il conviendrait plutôt de songer. Celui qui, au travers d'une épreuve bien moins pénible, implorait Madame Aupick en la suppliant « en grâce, le plus humblement du monde, de lui épargner une humiliation affreuse ». Et encore ceci : « Tu me fais sciemment et volontairement une peine infinie, dont tu ne sais pas tout le poignant » (Été 1844).

que métonymie : une partie pour le tout. L'abandon d'une mère ne peut-il, ne doit-il pas, en effet, se ressentir comme un abandon du monde ?

Nous sommes donc en 1952. Vous allez bientôt avoir vingt ans. L'effondrement physiologique, l'affaissement moral n'ont pas eu raison de vous. Au bout d'un purgatoire sans fin de démarches pour amener votre père à vous accueillir à Paris, toute honte bue, vous arrivez à vos fins. Une ultime fois, vous voyez Michel Janicot, mais il passe à côté de vous comme un train. En 1955, vous reverrez Candida-Victoria del Castillo mais telle qu'en elle-même le passage du Temps l'a démythifiée : treize ans plus tôt, il vous était loisible encore de la modeler à l'image d'un rêve insensé. C'est pourtant toujours la même volonté de comprendre qui vous porte au-devant d'elle, et le même acharnement compassionnel, dont toute votre œuvre — mais vous en doutez-vous, seulement, à cette heure-là ? — va témoigner.

Entre-temps, votre oncle paternel, Stéphane Janicot, et surtout sa femme Rita, Allemande d'Osnabrück, vous ont pris en charge : cette dernière incarnera à jamais la vraie figure maternelle à laquelle vous n'aviez pas eu droit. Grâce à eux, vous entreprendrez et réussirez brillamment des études de lettres à la Sorbonne et de psycho-pathologie à Sainte-Anne.

Nous arrivons au terme d'une bien étrange saga familiale (une *anti-saga* conviendrait mieux !). Au récit de celle-ci, nous n'aurons presque plus rien à ajouter... Car, de cette vie si affreusement « romanesque » quelquefois, où le malheur prolifère de façon anarchique, nous allons renoncer à parler pour ne plus évoquer que la seule solution que vous avez trouvée pour elle — sa transcription. N'est-ce pas l'admirable Gide qui, dans sa préface à *L'immoraliste*, nous enseignait déjà : « En art, il n'est point de problème dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution ».

En 1957, votre vraie vie, celle qui se confondra avec ce qui lui prête tout son sens — à savoir la littérature — peut enfin commencer.

*

* *

Serait-ce parce qu'ils ont été longuement portés ? Deux titres vont paraître presque simultanément, chez Julliard, où l'auteur a rencontré son premier mentor François Le Grix.

Tanguy vous a rapporté, du jour au lendemain, d'innombrables lecteurs. Préfaçant, quarante ans après, une réédition du livre, chez Gallimard, vous laissez entendre que ce pourrait être en partie sur un malentendu. « Histoire d'un enfant d'aujourd'hui », avez-vous sous-titré. Encore faut-il bien s'entendre puisque vous insistez sur cette « permanence en vous de la rumeur des mots, de leur accompagnement sourd et incessant, tel un tam-tam dans la nuit ». Et de souligner : « Je suis un enfant des livres, qui m'ont engendré, élevé, maintenu en vie. » Donc l'enfant d'aujourd'hui doit au moins autant sa lourde hérédité à la littérature qu'à sa propre histoire.

Du reste, l'auteur pense avoir moins « romancé sa vie, en l'occurrence, que biographisé son roman »... Il s'empare, pour la première fois, des matériaux autobiographiques qu'il remettra en jeu à plusieurs reprises par la suite — en introduisant des variantes ou plutôt des variations sur le même thème, tant ici semble s'imposer une référence à la construction musicale... De son propre aveu, la version initiale du livre devait beaucoup au premier Dostoïevski, celui des *Pauvres gens*. Mais *Tanguy* apparaîtrait, selon nous, moins « possédé » que dépossédé. De tout. « Dieu, parents, famille, amis » et jusqu'à « son chien, sa foi dans un univers de beauté, de bonté, de justice et de paix »...

Au chaos, au désordre établi — jusque dans l'horreur — il n'oppose que son angélisme. Il flotte de façon fantomatique sur le courant d'une Histoire dont il ne désigne, à aucun moment, la fondamentale barbarie. « Dans une guerre, il n'y a ni vainqueurs, ni vaincus, il n'y a que des victimes. » C'est de la sorte qu'il arrive à échapper aux vérités insupportables qui le briseraient s'il devait en prendre conscience : le désamour maternel et la responsabilité des bourreaux dans les conflits des hommes. Quarante ans après, vous en êtes bien revenu et vous tenez, aujourd'hui, un langage bien moins rousseauiste. De livre en livre, jusqu'à *La rue des archives*, la révélation vous est venue, progressivement, d'un Mal dont l'homme serait bien l'orfèvre. Les coupables de l'abomination dans la désolation sont désormais inculpables et montrés du doigt. En outre, l'Histoire occupe de plus en plus de place dans ce paysage délétère. *Tanguy* lui-même paraît avoir mûri :

l'apprentissage de la mort, la cohabitation avec le crime l'ont même prématurément vieilli. Ses myopies doivent moins à l'insouciance de l'enfance qu'au caractère inénarrable de l'épopée génocidaire. La violence inhumaine des séparations, la cruauté des adieux répétés l'ont précocement dénié, ils ont émoussé même sa capacité d'aimer — qui n'est plus inépuisable. Qu'eût ressenti Fabrice del Dongo non plus à Waterloo mais aux portes d'Auschwitz ? Se séparer — être rompu —, c'est mourir beaucoup...

Tanguy, Monsieur, c'est, si j'ose dire, le roman picaresque du malheur humain. Mais, pour lui laisser toute sa crédibilité, sa vraisemblance, tout s'est passé comme si, au lieu d'en rajouter à partir de votre expérience vécue, vous aviez été plutôt contraint d'y retrancher.

Tanguy ne dissimulait guère son identité de porte-parole et même de double de l'auteur : aussi le récit se rattachait-il au registre d'une reconstitution autobiographique.

La guitare s'inscrit bien davantage dans la perspective d'une trans-position métaphorique. On y voit un nain arraché à quelque toile de Goya s'efforcer de combattre le rejet superstitieux dont il fait l'objet de la part des habitants d'un village de Galice. Fils putatif de Quasimodo ou du Grégoire Samsa de *La métamorphose*, il croit encore à la générosité des hommes. Il ne se pervertit qu'à force de lire dans le regard d'autrui la disgrâce du monstre que celui-ci aperçoit en lui. Il découvre jusqu'à la torture son incurable altérité, dans une fable cruelle, une allégorie quasi bunuélienne. Seul le paysage maritime paraît compatir à sa souffrance, et aussi une guitare à laquelle il s'unit de façon presque érotique. Frémissante et gracieuse, il espère lui arracher les accords et les accents qui sauront fléchir ses auditeurs. Mais c'est la qualité même de son chant qui les lui aliénera définitivement, tant il leur paraît obscène. Jusqu'à la lapidation finale...

La noirceur de ce texte unique en son genre dans votre œuvre — de par l'expressionnisme de sa facture — déconcertera ceux que *Tanguy* avait émus par son humanité irréductible, même si François Mauriac sut qu'on tenait désormais en vous un écrivain d'importance...

Délesté de votre mère génétique, vous aurez eu pour marâtre la guerre... S'efforcer de comprendre la guerre — celle d'Espagne, bien sûr, mais aussi toutes celles qui vont suivre —, pour mieux comprendre sa mère et soi-même : tel sera,

sans doute, votre projet, lorsque vous écrivez *Le colleur d'affiche* (1958). Le récit s'articule autour d'un dialogue qui oppose Santiago de Leyes, l'aristocrate venu à la révolution pour répandre la bonne parole prometteuse d'un avenir radieux au zonard qui traîne comme une méchante casserole sa misère congénitale et ses mauvais rêves d'apocalypse... Quand les uns tuent au nom de l'Espagne éternelle, et des sacro-saintes valeurs de la tradition hidalgesque, Olny et les siens n'ont à combattre que leur propre déchéance sociale, leur analphabétisme, et au nom de leurs plus pauvres libertés fraîchement conquises.

Votre livre s'efforce de répondre à quelques questions taraudantes comment servir Dieu et la Révolution, comment éviter qu'un parti fasse de la Révolution sa chose ? Comment quitter le parti sans trahir le prolétariat ? Comment devenir pacifiste sans être un renégat ? Où gît le bien du monde lorsqu'on ne comptabilise que ses propres crimes ?

Le manège espagnol (1960) s'ouvre sur un paysage aragonais, d'une beauté âpre et désolante. Même désespérance — mais vingt ans après : le temps pris par les mousquetaires d'hier pour devenir mélancoliques... Règnent ici l'hypocrisie, la violence, la délation, les conflits de classes et de générations, aussi arbitraires qu'imbéciles. Les salauds, dans cette société ecclésiastique et civile qui en est prodigue, n'escamotent leurs péchés et n'accèdent au pouvoir qu'en invoquant de faux combats et en châtiant de faux coupables. La narration culmine sur la mise à mort quasi tauromachique des seuls êtres purs et innocents que draine l'histoire : un étudiant atteint de folie mystique et un imbécile heureux. Le temps pour Carlos Sanchez de nouer un ultime dialogue avec sa mère, à la fin de l'après-midi, l'heure des corridas qui finissent funestement (« Eran las cinco de las tardes », eût répété Lorca !), et, Carlos étant mort, « chacun, écrivez-vous, se demandait ce qui était mort avec lui ».

Mais, jusqu'au bout, un narrateur conscient et complice du lecteur s'acharne, en n'excusant rien, à tout expliquer aussi loin que la mansuétude demeure encore possible.

Tara, qui paraît en 1962, vous maintient encore en lisière d'un registre plus ouvertement autobiographique. Au cœur d'une campagne andalouse que l'été hallucine et fait trembler comme un mirage, une femme a l'intention de confesser à celui qui, pour son malheur, partage sa vie, et que la maladie consume, les

raisons qui ont gavé son cœur de haine et de ressentiment. Sa mère — une mère terrible, encore une fois — a ouvert sous ses pas cet abîme d'amertume où elle se noie les yeux grands ouverts. Ou comment le Mal se reproduirait au prix de quelque clonage naturel.

Jamais autant qu'ici, vous n'avez décrit une Espagne aussi calcinée que lumineuse, mais débarrassée de tout pittoresque facile : décor idéal pour voir s'accomplir sortilèges et malédictions. Ici Tara peut éprouver, tout à loisir, la brûlure (c'est un substantif qui se présente fréquemment sous votre plume et vous va comme un gant) : celle de la passion, de la déception aussi.

Tara voudrait bien échapper à son hérédité fatale, mais, ne le pouvant, elle s'emploie plutôt à s'emparer de l'âme d'un homme pur pour instiller dans ses veines le poison du doute et, implacablement, le trahir. « Comment vivre avec un ange auprès de soi alors que toute votre âme est recouverte d'épaisses ténèbres ? » se demande-t-elle au comble de la perte. Autant s'adonner à une débauche désespérée.

Ouvrage de transition ? Peut-être bien, dans la mesure où il opère une distanciation qui repousse encore en coulisse l'anamnèse à laquelle vous ne tarderez plus à vous livrer.

« On n'a pas le droit de comprendre le mal », conclut-il. Vous n'avez pas toujours cru cela et, demain, vous l'affirmez avec encore plus d'aplomb. L'excès de compréhension pour ce qui vous détruit est une bien funeste maladie que beaucoup de vos personnages ont déjà diagnostiquée sur eux-mêmes, et dont ils se relèvent rarement...

« Ils voulaient pourtant vivre » : ainsi devait s'intituler le projet de trilogie où, initialement, se serait inscrit *Gerardo Lain* (qui ne paraît chez Bourgois qu'en 1967). Un titre qui se profile à la jonction de l'autobiographie souterraine en cours et des mises à distance qui vous sont devenues familières.

J'aimerais vous dire, Monsieur, que je nourris un certain « faible » pour ce livre, si ce n'était un peu l'insulter alors qu'il est si fort, justement... Les tourments charnels, la peur de la mort, chez un jeune séminariste espagnol, dans l'après-guerre : de prime abord je ne puis imaginer sujet plus étranger à mes préoccupations.

Or il est question ici de tout ce qui se rapporte à l'authenticité des choses et des sentiments. Au-delà de la routine des méditations, des lectures édifiantes, des exercices spirituels, une foi chancelle alors que la grâce se vit comme une malédiction et que l'espérance pourrait se fonder sur la mort de Dieu ! « Je voudrais cesser d'être ou bien être complètement », avoue Gerardo, novice tenté par le reniement. Que lui répondre ? Ah ! en avons-nous déjà lu de ces récits d'éducatrices religieuses³ qui broient ceux-là mêmes qu'elles élisent ! J'en connais peu qui aient cette violence née d'un délire de la tendresse même, et de la pureté du désespoir.

Thérèse d'Avila ne disait-elle pas, déjà, que « l'amour est dur et inflexible comme l'enfer⁴ » ?

Il suffit pourtant que, dans votre livre, un regard s'ouvre sur la splendeur calcinée de la campagne pour que s'écartent les rives du Guadalquivir et qu'un amour sans bornes soit voué à cette terre.

« Le bonheur que j'ai ressenti, écrivez-vous, se mêlait à tant de tristesse qu'on pouvait aussi bien l'appeler malheur. » Vous étonnerez-vous, Monsieur, que j'entende là comme des accents à la Bernanos, celui-là même qui traversa votre pays à l'heure où la guerre le crucifiait, et qu'émerveillait la capacité des hommes de souffrir, autant que celle l'effarait⁵ ?

Les ouvrages que vous faites paraître durant les années soixante-dix poursuivent l'exploration minutieuse, quasi ethnologique, de ces contrées de maléfices où des cœurs intègres doivent expier, le plus souvent, « les crimes des pères ».

Cela peut se passer à Paris, autour des années soixante, dans le milieu de la haute bourgeoisie (*Le vent de la nuit*, 1972). Il faudra la mort absurde de Jean-Luc ou celle, sordide, de Renaud, ou celle, si digne, de la vieille Kaïté, atteinte d'un

³ J. Green, G. Greene, P. J. Jouve, entre autres, sont passés par ici.

⁴ « Dieu, considérez que nous ne nous entendons par nous-mêmes, et que nous ne savons pas ce que nous voulons », observait-elle encore, nostalgiquement, et « que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons ». François de Sales ne décrétait-il pas : « la pureté ne se trouve qu'au Paradis, et en Enfer » ? Et, plus tard, Charles Péguy : « Le pécheur est au cœur même de la chrétienté. Nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul si ce n'est le saint. »

⁵ Ce même écrivain qui consumma, alors, une triple rupture : celle avec *l'Action française*, qui ne représentait plus la France ; celle avec l'Église, qui ne laissait plus assez de place à Dieu ; et même celle avec la littérature romanesque, qui ne rendait plus compte des essentiels mystères...

mal incurable, pour qu'un vieux despote familial, François le Groux, mesure l'aridité de sa vie et qu'il se réconcilie avec sa mondaine épouse : celle qui l'a distraitement pris pour complice de son propre désert intérieur... Mais peut-on se refaire une virginité en enjambant les cadavres jetés aux poubelles d'un ordre social qui lésine tant sur l'âme ?

Cela peut se dérouler aussi dans le Sud-Ouest, entre Bordeaux et le pays basque, au milieu des années soixante, encore, mais hantées par le souvenir de crimes inavouables commis sous le gouvernement de Vichy⁶. Patricia sacrifie sa jeunesse et sa beauté à la folie de sa sœur cadette, à la bonne conscience de son père incapable d'autocritique, à la perversion d'un oncle rongé par la mythomanie, à l'égoïsme de son frère. Elle porte sur elle les péchés de tous. À un instant, seulement, elle paraît s'abandonner à l'amour d'un être propre et simple, en adéquation avec la nature, mais les circonstances l'amènent à séquestrer un meurtrier en cavale, et elle se résigne à son sort... La réconciliation avec l'herbe, les plantes, les bêtes et la terre, qui eût pu la laver de tout, cela n'aura duré que le temps d'un vertige.

C'est le plus « mauriacien » de vos romans — mais sa noirceur l'emporte encore sur celle des œuvres de votre glorieux aîné puisqu'au « gémissement des pins d'Argelouse », au terme de *Thérèse Desqueyroux*, « et qui n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain », ne répond ici que *Le (définitif) silence des pierres* (1975). « C'est (décidément) terrible d'aimer. C'est comme de plonger dans le vide. » Patricia n'ira pas de sitôt revoir la mer seulement entrevue le jour d'une brève extase. Pas plus qu'elle ne gagnera la Mauritanie qui se découpait tel un mirage, autrefois, sur une gravure trouvée dans un manuel.

Mais cela peut aussi bien finir en Italie — un pays où vous confiez autre part que vous avez été très heureux —, là où un cinéaste un temps menacé de stérilité se ressaisit pour offrir son plus beau rôle à une diva sur le retour qui fait un peu penser à la Magnani. Nous sommes en 1956. Le rapport Krouchtchev a ouvert les yeux de ceux qui n'ont pas choisi de s'aveugler. L'insurrection hongroise est assassinée à un jet de pierre d'une Europe occidentale tétanisée. On a ramené

⁶ Tout cela ne se passe pas pour rien au cœur de la région où, aujourd'hui, dans une relative indifférence, se déroulent les anneaux de la serpentine affaire Papon. Mais les incidents de procédure se multipliant, on s'acharne tellement à segmenter, à déchieter le serpent qu'on peut craindre que tout se sera passé, à la fin, comme si elle n'avait pas vraiment eu lieu...

l'ordre à Suez, on torture en Algérie. Comment faire encore de l'art, sans se réveiller dans la peau d'un usurpateur, au milieu de toute cette barbarie ? Parce qu'il faut bien des hommes pour observer et dépeindre l'action de leurs semblables (« Action » dit précisément celui qui donne le signal du tournage) « afin que le chaos s'organise en expérience... ».

« Vivre », cela peut bien consister à « accumuler », comme vous le dites, les motifs d'avoir honte et les occasions ne manquent jamais... Et *Les cyprès meurent en Italie* (1979).

Cette relation d'une époque qu'elle restitue avec une cruelle justesse : celle des premiers grands désenchantements idéologiques, à l'heure où le siècle bascule à son mitan, eh ! bien ce récit ne date pas. Son côté funèbre qui l'apparenterait bien au *Mépris* de Moravia, mais le cynisme et l'affectation du détachement en moins, cette couleur crépusculaire qui l'enveloppe, lui épargnent de vieillir... Il dit l'amour inavoué et la mort inéluctable, et pourtant un certain et immuable goût du bonheur lui prête, tout du long, son inoubliable saveur.

En outre, cette histoire d'un artiste d'origine modeste, embarqué, tel un passager clandestin à bord de la nef des riches, renoue avec une perspicacité balzacienne qui lui donne sa profondeur de champ — celle-là même qu'on vérifie dans tous vos livres où la verticalité des aventures métaphysiques répond à l'horizontalité de la critique sociale.

C'est sur ce même monde — mais en Espagne — que tombe, comme un rideau au théâtre, *La nuit du décret*. Œuvre-charnière et pas seulement, Monsieur, parce qu'elle vous a valu, en 1981, le prix Renaudot. Mais parce qu'elle pousse jusqu'au paroxysme la collision d'un narrateur en quête d'identité avec un de ces monstres qu'il s'emploie à comprendre comme si son destin personnel en dépendait.

En 1975, au moment même où Franco, pourri sur pied, succombe enfin, un inspecteur de police se voit affecté à la brigade criminelle de Huesca. Promotion ou disgrâce ?

En fait, Santiago Laredo quitte moins un poste pour un autre qu'il ne part à la rencontre de quelqu'un : le directeur de la Sûreté Avelino Pared, à la lourde réputation de briseur d'hommes, auquel, comme le suggère ce patronyme, il va se heurter comme à un mur. Il se révèle bientôt que chacun des deux hommes mène

sa petite enquête pour savoir à qui il a affaire... (Jacques De Decker a raison d'observer que cette double investigation emprunte un peu à la formule stylistique d'un « chiasme ».)

On n'est jamais aussi sûr d'en apprendre sur la vérité de sa vie qu'en allant se blesser à son contraire — qui est aussi, du moins en partie, son semblable.

Belle occasion de comparer la méthode du flic à celle du romancier « vivant, (lui aussi) durant des mois, des années peut-être, avec des personnages dont il finit par tout connaître⁷ ». Du reste, tant de romans importants ne s'articulent-ils pas, comme ici, autour d'une enquête qui n'aboutit pas, une recherche sans solution, car son sens même ne serait-il pas qu'à sa clôture on se heurte encore à un insondable mystère ? La bonne littérature, proposait Karl Kraus, « tourne le fin mot en énigme » et non le contraire !

Le moment paraît venu, alors, d'escalader, Monsieur, le massif romanesque que constituent les trois romans où, remettant vos pas dans ceux de Tanguy, vous évoquez cette figure maternelle aussi ubiquitaire dans votre œuvre qu'elle s'absente si souvent de votre vie.

Chronique d'une mère dénoncée ! Premier avatar de ce « roman familial » transporté en Sicile, *La gloire de Dina* (1984) reflète la quête forcenée qu'entreprend Sandro pour percer le secret d'une enfance irradiée par une mère à la beauté mythique qu'aucun superlatif ne réussirait à définir vraiment. Irradiée dans les deux sens du terme puisqu'enchanté d'abord par le rayonnement de Dina, il sera bientôt contaminé à mort par sa perte. Comment se souvenir vraiment de la splendeur d'une présence lorsqu'ensuite on doit apprivoiser l'horreur de l'abandon ? Tout se passe comme si Sandro, devenu romancier — que devenir d'autre au cœur d'un cauchemar aussi suffocant ? —, après avoir vécu jusqu'à l'âge de neuf ans une relation symbiotique, quasi incestueuse, avec sa mère, se trouvait « précipité dans la nuit de son absence » chaque jour plus irrévocable. Entre-temps Sandro se découvre des demi-frères réduits au même sort que lui — et parfois à pire : son propre jardin perdu ne fut-il pas pour ceux-ci qu'un désert ? Il tente alors de se réapproprier sa propre histoire, et celle de tous, comme on rassemble les pièces d'un puzzle où, la dernière emboîtée dans les autres, se révélerait enfin

⁷ « Vous auriez pu devenir romancier... », observe l'un. « Chaque homme vit dans un roman », remarque l'autre : « dans le service, je tape deux romans par jour... ».

l'image emblématique et terrifiante tissée dans le tapis d'une vie... Et pourtant, reconnaissez-vous, « la littérature ne prouve rien, elle n'aide même pas à vivre : elle ne réussit qu'à contenir la folie en donnant une forme au chaos »...

Mais d'où vous vient cette folle et rédemptrice magnanimité qui vous fait encore rendre un hommage vibrant à celle qui, au moins, sut — mais à quel prix ! — affirmer sa liberté « face à une société figée, avec une force qui n'hésitait pas à saccager d'autres vies dans sa course au bonheur » ? Monstre, sans doute, mais surtout *monstre sacré*.

Deuxième temps, seconde mutation. Désormais cela se déplace entre Marseille et Barcelone. Quel film le cinéaste Jean-Pierre Barjac, bâti plutôt sur le modèle de Truffaut ou Tavernier que sur celui de Bardem, va-t-il donc consacrer à sa mère Serafita Perduch ? Comment guérir de son enfance dévastée ? Longtemps, le réalisateur tourne autour de son film comme un orage à l'entrée d'une vallée perdue... Il tarde tant, qu'à la fin il ne laisse qu'un squelette de scénario et des dispositions testamentaires afin que son assistant réalise le film à sa place. Plusieurs personnages : l'épouse de l'artiste, une comédienne qui ne peut plus fuir son angoisse que dans l'alcool, une fille qui doit réapprendre à dialoguer avec le père lointain, ou cette *femme en soi* avec qui on aimerait en finir, une fois pour toutes, et dont le fantôme harcèle tous les autres protagonistes, prennent successivement la parole au chevet des espérances englouties chez tous... Le livre refermé — comme une porte —, on s'avise qu'on aurait aimé retenir leurs mains fraternelles.

Seule une construction pareillement pyramidale permettait que toutes les simplifications psychologiques soient bannies du récit. L'auteur s'aventure dans la pénombre qui règne sur les esprits, déguise le mobile des actes, et favorise les ambiguïtés.

Troisième temps de la funèbre valse. La mère encore, mais, cette fois, c'est la bonne — si l'on ose dire — « la littérale », l'unique, Candida-Victoria-Isabel, est morte à Paris, obèse, et dans un désordre sordide. Aux côtés de son dernier amant : « Elle n'a aimé que toi... », assure celui-ci au fils accouru pour les funérailles. « Dans le délire de ce vieil homme (...), le double de l'enfant qui n'avait pas perdu sa mère puisque c'est elle qui l'avait perdu (...) contemplait sa propre folie. »

Ce double accompagne le narrateur tout au long des macabres formalités à remplir. C'est l'enfant qui n'est jamais mort en lui et qui fait écho au sentiment d'irréalité qui s'empare toujours de lui lorsqu'il se trouve en butte à l'atroce crudité des événements. Avait-il assez parié que la monstruosité de la défunte lui permettrait de lui survivre ? Mais, donc, le Stabat Mater fait place à un Requiem.

Le temps de l'enterrer, on en apprend encore beaucoup sur les ultimes perversités de la défunte — qui a prétendu même que son fils s'était emparé, pour les reprendre à son compte, des livres qu'il lui avait consacrés ! Mais surtout elle assurait que, de celui qu'elle avait chassé de son existence, elle portait le deuil inconsolable... Le narrateur s'avise, avec stupeur, que, toute sa vie, il avait espéré un mot d'elle qui rattraperait tout — et qui n'est jamais venu. Il se surprend à aimer, une ultime fois, cette femme, sa mère, mi-Médée, mi-Génitrix, qui fuyait, aux abois, et dans ses chimères, « une réalité qu'elle ne maîtrisait plus ».

Ainsi paraît se conclure une guerre où, comme vous dites, il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus, mais « rien que des victimes et des survivants épuisés ». Elle disparaît donc, cette créature telle qu'en elle-même, enfin, nulle éternité ne pourrait l'avoir changée... Tant est profonde la dualité que vous avez su lui prêter. Et puis parce que, parfois malgré vous, sans doute, au moment même où elle devrait nous faire horreur, vous nous la donnez encore irrémédiablement à aimer !

Pourtant, Monsieur, si le mot infini a un sens, c'est à l'insondable chagrin de ce livre qu'il devrait s'appliquer et on est en droit de se demander si vous en aurez jamais terminé avec cette « mère toujours recommencée ». Est-elle achevable, l'épopée de l'amour filial inassouvi ?

Autour de ce triptyque central, d'autres livres se sont écrits durant ces années, comme dans ses marges.

Dans *Le démon de l'oubli* (1987), on voit un acteur mettre fin à ses jours, dans le Paris des *sixties*, à la suite d'une campagne de presse qui fait de lui un imposteur, révisionniste de sa propre histoire, s'arrogeant une déportation en Allemagne qu'il n'aurait jamais vécue. Autour de lui, chacun fait craquer le rôle dans lequel l'Histoire semblait l'avoir commodément installé, sinon englouti. Au fond de la scène se déploient les décors de cette ère antérieure dont on ne voulait plus rien savoir : ceux d'un pays où la collaboration entraînait tout un monde dans le naufrage de sa propre veulerie. Puis dans l'amnistie qui est le privilège des lâches.

En 1990, alors qu'une révolution tumultueuse balaie la nation des époux Ceaucescu, vous faites paraître, dans une collection de polars, au Mercure de France, *La mort d'un poète*. Le tyran que vous y campez doit autant à Staline ou Goering qu'au dictateur roumain. On y voit comment un aède lyrique tombe dans tous les panneaux du totalitarisme... Personnage à clé, Alexandre Taskine ? Sans doute... Mais au pluriel, on pourrait en faire un trousseau ! La « Doumanie » que vous imaginez est aussi universelle que crédible — comme la réalité lorsqu'on se donne la peine de la réinventer. Ce livre modeste et visionnaire vous a valu, dans notre pays, le prix « Point de mire » attribué par un jury de libraires.

Dans *Le crime des pères* (1973), un narrateur qui dit s'appeler Michel et détester l'Espagne, pélerine aux sources empoisonnées de son destin. À la recherche d'un substitut parental, il découvre que celui qui l'a sauvé naguère... fut un assassin, au service de la Phalange, couvert de sang de la tête aux pieds. En fait, il l'avait toujours su. Mais de science inerte. Que peut-on penser quand on doit son salut, contre toute logique, à celui qui nie justement toutes vos valeurs et vos raisons d'exister ?

La réponse, pour autant qu'il y en eût une, vous l'avez trouvée, très tôt, chez l'écrivain majeur qui vous a ouvert la voie. Vous l'avez lu, à l'âge de treize ans, à Barcelone et vous l'avez « reconnu au premier regard ». Vous écrivez : « Je vivais en toi » (et non : Tu vivais en moi...) depuis ma naissance ! Pareille empathie pour *Mon frère, l'idiot* (1995) eût pu s'avérer paralysante. Mais vous ne vous dissimulez pas les équivoques de ce maître inquiétant. L'idéalisme fumeux de Dostoïevski, son populisme ambigu, son panslavisme fanatique. Vous ne lui devez que la vie — votre vie d'écrivain qui vous a sauvé de l'autre, l'invivable... Depuis lors il est mêlé à votre sang comme à votre encre. Ses questions sont inscrites « dans vos neurones ». Rarement un écrivain aura reconnu aussi profondément la dette qui le liait à un autre.

Il y a encore un mot à dire de *La tunique d'infamie*, parue l'an dernier, où vous acceptez ce rendez-vous, longtemps différé, avec un grand inquisiteur.

L'homme s'est établi à Furnes, il y a plusieurs siècles, mais un pont est jeté, de la Galice d'aujourd'hui jusqu'à cet interminable Moyen Âge espagnol qui n'en finit pas — comme Franco — d'agoniser. En fait, Monsieur, vous tordez le cou au roman historique et vous affectez seulement — avec vos questions — de désert

notre siècle... Derrière son onction, sa cautèle, une affabilité glacée, Don Manrique dissimule à peine le vide qui s'est ouvert en lui et la révélation qu'il a que la seule lumière qui l'éclaire encore est celle du bûcher où il a brûlé son prochain.

Ce dialogue que vous poursuivez avec vos créatures dans tous vos livres ne répond pas à un procédé technique : il en va d'une attitude morale, d'un choix éthique.

*
* *

À l'instant de conclure, Monsieur, nous nous disons que traverser au pas de charge un tel paysage romanesque constitue presque une incongruité.

Enfant de ce siècle, celui-ci ne vous a épargné aucune blessure. (Et nous n'avons même rien dit d'une maladie qui, un temps, vous mit entre la vie et la mort... — ni de la disparition récente de quelqu'un qui vous fut particulièrement cher.)

Votre destinée, comme votre œuvre, ne font l'économie d'aucune complexité et bousculent tous les schémas. D'origine espagnole, adoptant la France et sa langue, vous dites, à la suite d'Unamuno, « avoir mal à l'Espagne⁸ ». Comme Séféris a toujours « eu mal à la Grèce, où que ses pas l'aient porté ». (Et il faut voir comme la guerre qui a déchiré votre pays et qui a suscité si souvent des commentaires idéologiques épico-simplificateurs se voit par vous revisitée sans manichéisme.)

Produit de l'incroyance et du doute, repoussant la religion, comment pourrait-on dire que vous n'êtes pas porté par la foi ? Ce n'est pourtant ni celle du curé, ni celle du charbonnier et pas davantage celle de François Mauriac ou de Julien Green. Une sorte de foi en soi, qui ne serait qu'à vous, un agnosticisme qui s'ouvrirait passionnément au sacré, ce qui est resté lorsqu'il ne restait rien au plus profond de la forêt obscure de saint Jean de la Croix. Le Christ existe : vous l'avez rencontré. Quand certaines écritures mystiques vous ont dit : « Écoute ! » vous avez écouté. D'autant plus que cette aspiration, en vous, se conjugait avec un

⁸ Voir *Le sortilège espagnol* (réédition Fayard, 1996, p. 23 et s.).

formidable besoin d'éthique. Il en fallait pour survivre dans un monde où le bien et le mal paraissent si indifférents... En somme, votre mysticisme est un humanisme, à moins que ce ne soit le contraire !

Shakespeare a, pourtant, dit que « le Mal que font les hommes vit encore après eux ». Vos livres, Monsieur, ne seront jamais écrits par un juge ou un procureur, tant vous meut l'élan miséricordieux qui vous porte à comprendre parfois même l'innommable. Mais, pour autant, vous ne tolérerez jamais la déresponsabilisation individuelle.

Le mal est partout. Toujours rencontré, toujours combattu. Mais avec les armes de la compassion. Votre œuvre s'acharne à redistribuer inlassablement les cartes d'un questionnement métaphysique. Le dialogue noué avec un Dieu parfois fantomatique ne cesse de hanter une prose que se disputent le sentiment tragique de la vie, la rage de survivre, la jubilation d'exister, un irréductible amour de la fragilité humaine. (Vous qui fûtes abandonné, Monsieur, considérez ceci : vous ne cessez d'évoquer, partout, les rencontres qui vous furent providentielles...)

Or, les monstres se donnent volontiers rendez-vous dans votre univers. Mais ce n'est pas en vain que vous les convoquez. Un traître, un bourreau, un dictateur, un inquisiteur, une mère qui laisse en otage son enfant aux tumultes de l'Histoire, vous pensez qu'il faut encore se porter au-devant d'eux pour retrouver la part de lumière qui les rattacherait, souvent malgré eux, à la noblesse de l'espèce...

Lawrence Durrell a écrit : « Tous les grands livres sont des voyages à travers la pitié. » La plupart des vôtres, Michel del Castillo, ne constituent, à l'évidence, que des autobiographies à peine déguisées. Ah ! vous au moins, vous ne méprisez pas « le misérable petit tas de secrets » qu'affectait tant de dédaigner André Malraux.

Encore faut-il s'entendre. Vous masquez autant que vous exhibez. Et vos œuvres seraient moins généreuses et moins amples si elles ne se coulaient pas dans le moule de la fiction, celui où se formule toujours le plus vrai que la vérité même...

Les circonstances de votre vie auraient pu faire que vous deveniez, comme on dit, « un témoin de son temps » et ce n'eût déjà pas été peu de chose... Mais c'est en vous abreuvant aux sources amères de votre destin individuel que vous êtes devenu, en outre, un grand artiste. Seuls les archéologues de la fiction peuvent,

pareillement, désenfouir la cité inconnue qui n'émerge qu'en eux. Voilà pourquoi vous remettez inlassablement vos pas dans les vôtres, et vous rebattez sans cesse les cartes du même jeu. Parfois vous réintroduisez avec entêtement l'instruction d'une procédure sans terme. Voilà pourquoi vous attirez l'attention tantôt sur tel détail de la fresque, tantôt sur tel autre. Il y a de sublimes « ressassements » : l'œuvre de Claude Simon en fournit un autre exemple.

Héritier de Don Quichotte et d'Emma Bovary, vous êtes bien aussi le fils putatif d'Aliocha Karamazov ou du prince Mychkine. La terre espagnole, la langue française, un certain génie russe se sont partagé cette œuvre altière et exigeante. Vous n'apparaissez nulle part en exil puisque la littérature vous a accordé ses visas et a tamponné vos passeports, elle qui vous fut si hospitalière quand si peu d'élus authentiques résident sur son sol. Et que notre petit pays, dont vous avez si amicalement souligné, ici où là, l'heureuse folie, à son tour, vous souhaite avec fierté la bienvenue...

Quant à nous, vos lecteurs, nous émergeons toujours de vos livres partagés entre le désarroi (d'avoir pris la mesure de certaines cruautés), l'allégresse (de mieux comprendre) et la gratitude (de vérifier que cela a pu être mis en mots...).

Votre tragédie personnelle, vous l'avez surmontée, transcendée, Monsieur, dans et par la littérature. Il semble bien que vous lui ayez tout donné... Sachez qu'à nos yeux, celle-ci vous l'a bien rendu !

Il existe un sentiment plus pur, parce que plus désintéressé que tous les autres, je dirais même : plus « enfantin », qui unit à un écrivain celui qui le lit. Cela s'appelle la reconnaissance et c'est elle, surtout, dont j'ai voulu, ici, porter témoignage.

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Michel del Castillo. Séance publique du 24 janvier 1998. Discours de Pierre Mertens [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur : < www.arllfb.be >